

DIMANCHE

23 FEVRIER 1834.



TROISIÈME ANNÉE.

305.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est :

POUR LYON.

Trois mois.	7 fr.
Six mois.	13
Un an.	25

POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER.

Trois mois.	9 fr.
Six mois.	17
Un an.	35

Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau de la Glaneuse, franc de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

Lyon.

La crise que la société des *Mutuellistes* avait fait naître est apaisée. La majorité des membres qui, sans y avoir préalablement assez réfléchi, avait ordonné la suspension générale du tissage d'étoffes de soie, est définitivement revenue sur cette décision. Hier, les travaux ont été repris dans un certain nombre d'ateliers ; demain, les métiers recommenceront généralement à battre pour les marchands qui voudront payer un salaire convenable.

Ce qu'il y aura eu de funeste dans ces événements si graves, d'abord : c'est l'état de misère auquel la suspension brusque du travail a réduit beaucoup de familles qui vivent isolées, puis, l'espèce de division qui est résultée, soit entre les *Mutuellistes* et les *Ferrandiniers*, soit entre les premiers encore et d'autres corps d'état. Certes, il n'y a pas de doute que des hommes ont, dans cette affaire, de graves reproches à s'adresser ; car il faut le dire, ceux qui, par des démarches fausses ou imprudentes, ont compromis leurs co-associés, ceux-là ont de grands torts ; mais de ce que ces hommes ont commis une faute, doit-il s'en suivre une division complète entre gens qui ont les mêmes intérêts à soutenir et qui ne peuvent espérer de succès qu'en continuant de marcher ensemble ? Si on pense que les hommes placés à la tête dans ces circonstances difficiles ne puissent mieux faire, dorénavant qu'on porte sur d'autres une charge qui peut se trouver trop pesante pour quelques épaules ! Dans de pareilles circonstances, les chefs qui ont toujours pour eux la conscience d'avoir fait le mieux qu'ils ont pu, n'hésitent pas à mettre eux-mêmes à leur place ceux de leurs concitoyens qui paraissent pouvoir le mieux ramener l'harmonie et la confiance.

Qu'on se garde donc d'ajouter à un échec si faible que l'importance n'en est presque pas saisissable, des maux dont les résultats seraient incalculables ; car, il faut qu'on le sache bien, s'il y a eu faute dans la con-

duite de quelques-uns pendant ces derniers jours, il y aurait aujourd'hui crime de la part de tous ceux qui songeraient à prolonger de déplorables luttes d'intérieur !

La guerre devient plus acharnée que jamais entre la royauté et le peuple, entre le privilège et l'exclusion, entre l'exploitant et l'exploité ! Notre ennemi à tous est à nos portes, il attend un moment favorable pour oser entrer chez nous. Des hommes d'honneur, comme dit M. Fulchiron, ont écrit à Paris pour presser le ministère de faire de suite ce dont il brûle, à savoir un projet de loi contre toutes les associations. Les im-prostitués du Palais-Bourbon, les momies du Luxembourg accordent à l'envi tout ce qu'on leur demande. Si on nous sait divisés, on essaiera, plus tôt, d'appliquer la loi qu'ils auront faite. Alors, associations industrielles, comme associations politiques seront attaquées ; républicains comme ouvriers seront poursuivis.

Ce sera une guerre à mort du pouvoir contre mutuellistes, ferrandiniers, sectionnaires des *Droits de l'Homme*, unistes, concordistes, compagnons. Tout le peuple se trouvera ainsi attaqué partout à la fois ; il faudra qu'il résiste !.... oui, il le faudra. Que les mille et mille membres de cette grande famille du peuple bannissent immédiatement toute idée de division ! Attachons-tous, au contraire, par des liens plus forts. Point d'individualisme, point d'exclusion ! Arrière toute idée rétrograde !.... Sachons être prêts pour résister à l'attaque de notre ennemi commun, et doter à la fois, par une grande victoire, l'industrie et le pays de la liberté et des bienfaits qu'une émancipation populaire leur assurera à jamais.

LE SORCIER

ET L'HOMME AU RIFLARD.

C'était un dimanche, vers le soir ; je flanais le long des quais rians qui bordent la Saône, et à l'aspect de cette population active et vivace qui se crottait jusqu'à l'échine, je réfléchissais à l'abîme des félicités dans lequel le pouvoir actuel nous enfonce tous les jours da-

avantage. Parbleu ! dis-je, c'est une grande vérité ; notre gouvernement est semblable à la boue..... Je ne pus achever ma comparaison ; j'en fus distrait par un homme en souquenilles qui me tira par le bout de la manche et me dit mystérieusement : *Viens avec moi, tu verras quelque chose*, — Je regardai cet homme, il sentait son sabbat à vingt pas à la ronde ; il avait la mine triste et piteuse comme un sorcier du XIX^e siècle ; pourtant je fus tenté de connaître ses secrets et je le suivis. — Arrivés dans une mansarde au 6^{me} étage, il tira d'un coffret un miroir constellé et se mit à faire les exorcismes les plus diaboliques, puis il me dit : *Attention !* Et soudain la surface du miroir fut bouleversée et plusieurs scènes de la vie humaine s'y dessinèrent successivement. Le sorcier m'en expliquait le sens de cette manière :

1^{er} *Tableau*. — Cet enfant que tu vois se promenant avec madame sa mère sous les allées du Palais-Royal, c'est lui, c'est le petit-fils d'un cocher. Il porte à la main un petit riflard que madame sa mère lui a donné pour étrences, et aussi pour le préserver des rhumes de cerveau que l'on gagnait facilement en ce temps-là.

2^{me} *Tableau*. — Ici le petit-fils du cocher est devenu grand garçon. Il se dirige du côté de la place de Grève, où afflue une multitude immense dominée par un échafaud..... Son cousin va être exécuté..... Voyez comme lui est alerte et joyeux ! Comme son riflard tournoie au-dessus de sa tête ! C'est que l'héritage est superbe....

3^{me} *Tableau*. — Oh ! oh ! que voyons-nous ici ? Le petit-fils du cocher est couvert de galons sur toutes les coutures : il est devenu colonel. Qu'a-t-il fait pour mériter ce grade ? On ne sait. Quels sont les exploits qui le distinguent dans ce poste ?..... Il conspire contre sa patrie ! La république lui envoie quatre grands gaillards pour le mettre à la raison, il les fait jeter dans les fers. Alors le régiment se révolte, et le petit-fils du cocher s'enfuit honteusement, son riflard sous le bras.

4^{me} *Tableau*. — Passons la frontière. L'Espagne nous a déclaré la guerre ; rien de mieux. Les deux armées sont en présence ; lui, le petit-fils du cocher, caracole au milieu des rangs espagnols. Mais il pense toujours à sa patrie, et ne cherche qu'à lui prouver son amour ; il s'arme d'un mousquet et tue sans pitié les soldats de la France. Oh ! comme il est content de ses prouesses ! Comme il baise dévotement les doigts décharnés de sa Majesté Catholique ! Après cela, il passe en Angleterre et va porter chez Pitt ses révérences et son riflard.

5^{me} *Tableau*. — Il y a du changement en France. Un gaillard de Corse qui a donné le croc-en-jambe à la république et lui a damé le pion, se trouve lui-même évincé plus tard. Le Cosaque, l'Autrichien plument l'aigle, boivent nos vins, caressent nos filles, le tout à la plus grande gloire du roi Très Chrétien qu'ils ont amené derrière leurs fourgons. Lui, le petit-fils du cocher, profite de l'occurrence, il rentre en France, il rentre dans ses biens, jure fidélité au nouveau monarque et se fait *carbonaro*. Le voilà qui conspire à l'ombre de son riflard.

6^{me} *Tableau*. — Hola ! quel tapage il se fait à Paris ! Voilà bien des gens en fuite et d'autres triomphants ! Maréchaux et boutiquiers, journalistes et chiffonniers, capitalistes et mendiants, tout est dans la rue pêle-

mêle, c'est à ne pas s'y reconnaître. Mais quel est donc ce gros joufflu qui courbe si gracieusement son épine dorsale ? qui distribue si libéralement des poignées de main à tout venant ? qui avale si stoïquement de l'eau de réglisse à deux liards le verre ? C'est encore lui, c'est le petit-fils du cocher ; il sort tout fraîchement de sa cave et fait le bon compagnon après la tempête.

7^{me} *Tableau*. — L'entreprise a réussi ; le petit-fils du cocher a changé d'état, il est..... ce que ni toi ni moi ne sommes, ni ne voulons être. Mais vois donc comme il est maigre et soucieux ! C'est qu'il passe des journées sans plaisir et des nuits sans sommeil. Un fantôme terrible est constamment devant lui et lui ronge la moëlle des os. En vérité, en vérité, le métier n'est pas bon, même sous l'abri d'un riflard.

8^{me} et dernier *Tableau*. — Quel est ce rivage paisible ? Quel est ce ciel pur et enflammé ? Quelles sont ces plaines fertiles et ces forêts majestueuses ? C'est l'Amérique hospitalière. Un homme est debout silencieux sur la grève ; des tourmentes politiques ont creusé profondément ses joues. Il regarde souvent du côté de la France et soupire ; puis il baisse les yeux sur la lame limpide qui vient se briser à ses pieds. Alors ses cheveux se dressent, il frémit et recule ; car cette lame sonore a fait vibrer à son oreille un mot pour lui épouvantable : RÉPUBLIQUE ! ! !

— Le spectacle que cet homme m'avait montré me parut aussi vrai qu'attachant. Le dernier tableau surtout m'avait plu infiniment. Puisse, dis-je au sorcier en le quittant, l'avenir que vous m'avez montré, se réaliser bientôt pour le bonheur de ma patrie !

— Ce moment est bien près, s'écria-t-il d'un ton inspiré qui en eût imposé au plus incrédule !

St-Etienne.

Lyon a le premier donné aux industriels de la France un exemple qu'ils ne peuvent manquer de suivre. L'association des travailleurs est, en effet, devenue une nécessité pour eux ; partout ils s'empres- sent de la réaliser dès qu'ils en auront compris les bienfaits. Hon- neur donc aux *Mutuellistes* de Lyon ! car, en mettant les premiers en pratique le principe de l'association industrielle, ils ont marqué le premier pas des travailleurs dans la voie du progrès.

Tout près de nous, il est une autre ville devenue absolument la sœur de la nôtre, tant elle est unie à elle par une foule de liens, de sympathies et d'intérêts : c'est St-Etienne. Là, aussi, les travailleurs ont compris qu'ils étaient hommes comme les *maîtres* ; que quelques-uns des avantages de la vie étaient aussi faits pour eux ; et, secouant aussitôt l'épaisse enveloppe d'indifférence sous laquelle ils avaient, comme leurs pères, trop long-temps végété, ils demandèrent à connaître, et chez eux le progrès fut rapide. La catégorie fort nombreuse des passementiers a marché comme les catégories des ouvriers des autres professions, et les citoyens qui la composent, imitant noble- ment leurs frères les tisseurs de Lyon, se sont associés sur le même mode d'organisation. Il est à désirer qu'il soit ainsi fait dans toutes les villes manufacturières de notre belle France.

Un des avantages de ces associations industrielles, avantage qui existe plus largement encore dans les associations politiques, c'est de ramener les hommes, vis-à-vis les uns des autres, à un même ni- veau, de faire, en les rapprochant, qu'ils apprennent à se connaître, à s'aimer et à rejeter par là les idées d'égoïsme et d'individualisme auxquelles la tyrannie avait habilement façonné nos pères. Ainsi s'é- tablissent sans qu'on s'en aperçoive, tant elles sont dans la nature de l'homme, les théories de l'ÉGALITÉ et de la FRATERNITÉ, sans la réali- sation générale desquelles tout changement d'état social ne peut pro- duire de suffisants résultats. Oui, nous demandons que tous les hom- mes arrivent à être égaux, que tous soient frères, c'est-à-dire, pleins de dévouement les uns pour les autres ; aussi, bondissons-nous de joie lorsque des faits comme celui qui vient de se passer à St-Etienne, ré- vèlent au monde que nos idées germent, que des masses les adoptent déjà !

Mercredi dernier, on était fort inquiet à St-Etienne par suite des évènements de Lyon. A ces inquiétudes vint se joindre un chagrin réel ; un ouvrier passementier de la grande famille *mutuelliste* for-

sienne meurt. Humble prolétaire, il n'en excite pas moins les regrets de tous, et toute l'association veut lui rendre les derniers devoirs! — Cinq mille cinq cents travailleurs se réunissent et vont l'accompagner à sa dernière demeure. Un chef d'atelier se fait alors l'interprète de la douleur de tous, il prononce sur la tombe qui va se refermer, un discours empreint de cette simplicité vertueuse qui caractérise le prolétaire de notre époque. Il parle de ses frères de Lyon, dépeint leur situation malheureuse, et dit à la foule émue que le moment est venu de faire cause commune avec eux; « et que les Lyonnais sachent, dit-il en finissant, que si le pouvoir qui pèse sur la France osait, pour toute réponse, envoyer des balles homicides à ceux qui demandent du pain, les Stéphanois seront prêts à secourir les opprimés! » — Cette allocution, dont toute l'énergie ne peut être rendue, a profondément remué la masse des auditeurs dont elle a fidèlement exprimé les pensées. La cérémonie s'est terminée au milieu de l'ordre le plus parfait.

Ne sont-ce pas là des preuves matérielles de l'excellence des principes que prêchent les républicains?... Hâtez-vous donc, hommes qui avez compris le progrès, mais qui restez encore inactifs, hâtez-vous d'accourir à nous; et venez contribuer pour votre part à remplir la sainte mission d'apostolat que tant d'autres ont déjà acceptée! Peu d'efforts encore, et l'humanité, après une secousse que les travaux de ceux qui partagent nos idées et notre espoir auront rendue très faible, entrera à pleines voiles dans la route du bonheur réel.

POST-SCRIPTUM. — Nous recevons les nouvelles les plus graves de St-Etienne. En voici le résumé: Vendredi dernier, à sept heures du soir, des ouvriers chantaient la *Marseillaise*, le *Chant du Départ* sur l'une des places de la ville, comme ils l'avaient fait les jours précédents, et l'ordre n'en était pas le moins du monde troublé. Tout-à-coup, un individu qu'on assure être un négociant, arrive et dit aux soldats qui stationnaient près du groupe des citoyens, de faire leur devoir. Il paraît qu'au même moment on veut procéder à des arrestations à l'exécution desquelles s'opposent les citoyens présents.... — Il s'en est suivi un très grave conflit que les patriotes influents ont été impuissants à empêcher, tant était grande l'exaspération des ouvriers accourus de toutes parts. L'un de nos amis a été gravement blessé. On parle d'hommes de la police qui auraient été tués!...

Ainsi, sous cet abominable régime de sang, il faut toujours que le sang des citoyens coule quelque part. La semaine dernière, c'était à Marseille, à Milly; maintenant c'est à St-Etienne; demain, peut-être, ce sera ailleurs. On veut transformer l'armée en une masse de brigands soldés, tuant, égorgeant au moindre signal! Pour les soldats comme pour les citoyens, un pareil état de choses est devenu intolérable.

DE PAR LE DOCTEUR PRUNELLE, ex-conservateur de la bibliothèque de Montpellier, premier magistrat de la seconde ville de France, inspecteur de toutes les eaux de Vichy, député de 150 citoyens du département de l'Isère, etc., etc.

RÉQUISITION D'EMPOIGNEURS

DONT LE CONTINGENT SERA DE 10,000 HOMMES SUR 25,000 AMES.

D'après le système des compensations, lorsqu'une industrie souffre, une autre en profite; mais lorsque toutes les industries sont en baisse, il s'en élève une nouvelle, celle des empoigneurs: c'est ce que nous voyons aujourd'hui. Grâce à l'administration paternelle de celui dont nous avons le bonheur d'être les enfans, l'industrie des empoigneurs a toujours progressé depuis 1830; mais elle ne progressera plus, maintenant qu'elle est arrivée au dernier degré de perfection.

Le système du neuf août n'est pas autre chose que le système des compensations, fort justes, comme vous le savez. Dans un plateau de la balance, une nation héroïque; dans l'autre, un lâche gouvernement: dans l'un, de magnifiques promesses; dans l'autre, des actes infames: dans l'un, tout un peuple séditionnaire; dans l'autre, tout un peuple d'empoigneurs. Mais laissons-là les compensations pour résumer l'histoire des empoigneurs, singulièrement protégés par notre vère Fifi, dont ils sont les seuls protecteurs.

Il n'y a que M. Fifi, autrement dit Chose, pour administrer comme il faut, je ne dis pas une France, mais une bande d'empoigneurs. Avant lui, il y avait des gendarmes haïs du peuple, il les a remplacés par des sergens de ville, assassins à gages. Ensuite, au fur et mesure que ses enfans ont répondu à ses bienfaits par les murmures de l'ingratitude, il a dû augmenter de rigueur paternelle et multiplier les empoigneurs. Plus tard, la contagion gagnant tous ses enfans, notre père crut devoir les entourer d'Argus, chargés de les surveiller, de les empêcher de faire des sottises; mais, ce qu'il a fait de mieux, c'est d'apprendre à notre honorable magistrat Prunelle l'art de gouverner une police. Depuis que notre maire a dîné avec notre père, il est, on ne peut plus habile dans l'art de faire marcher l'industrie lyonnaise.... des empoigneurs. On peut dire même qu'il a surpassé son maître, puisqu'il est arrivé au *nec plus ultra* de l'empoignomanie.

Notre maire, voulant, à l'exemple d'Harpagon, empoigner tout le monde, les empoigneurs lui ont manqué; mais non pas son génie inventif. D'abord, il a changé la surveillance de nuit en une cohorte de sergens de ville, mais c'était trop peu; par son dernier arrêté, il met en réquisition tout le monde pour empoigner tout le monde: c'est un empoignement mutuel. Rendez-vous donc, en amateur, dans un attroupelement; on vous désignera un homme, et vous l'arrêterez de par la loi.... de M. Prunelle! Qu'un citoyen y aille avec son frère, et que celui-ci ait une mine suspecte aux mouchards, des moustaches ou une barbe à la bousingot, ils diront au premier de livrer son frère, et il le livrera.... Sur l'ordre d'un agent de police, un fils devra arrêter son père; le tout pour le maintien de l'ordre et de morale publique. Pendez-vous donc, mutuellistes canuts! M. Prunelle vous oppose le mutuellisme des empoigneurs, qui surpasse autant le vôtre que la ruse des mouchards surpasse votre franchise. Nous avons donc maintenant trois mutuellismes: notre père protège les empoigneurs, et en est protégé, premier mutuellisme; les ouvriers sont associés pour leurs intérêts, deuxième mutuellisme; les citoyens doivent s'empoigner mutuellement, troisième mutuellisme, et le mieux imaginé de tous.

Travail et Misère.

Il y a en France 25 millions de travailleurs; 25 millions d'hommes qui n'ont d'autres propriétés que leurs bras et leur intelligence.

Le présent, pour eux, c'est une fatigue continuelle et des privations de tous genres; l'avenir, c'est l'hospice ou la mendicité.

Nous avons mille lois sur les bals, les spectacles, les cérémonies publiques, etc.; nous n'avons pas une seule loi dans laquelle il soit question du sort de ces 25 millions de travailleurs. C'est que, dans notre état social les plaisirs des oisifs et des privilégiés sont choses plus importantes que les besoins du prolétaire.

Mais s'il n'existe pas de loi où l'on paraisse montrer quelque sollicitude pour le pauvre ouvrier, en revanche, nous en avons beaucoup qui portent contre lui des peines exorbitantes dans le cas où il s'avisait de chercher à améliorer sa triste condition.

Et l'ordre de choses actuel veut qu'il en soit ainsi.

En effet, les lois faites par une poignée de privilégiés sont nécessairement toutes en faveur de ceux-ci; car les privilégiés forment de la nation une nation à part, s'occupant avant tout de ses intérêts privés; monopolisant à son profit la fortune et les droits politiques, gardant le prolétaire comme une espèce subalterne indigne de prendre rang dans la société; cherchant enfin à élever entre elle et lui une barrière infranchissable, comme on voit les colons se prémunir contre les attaques des Indiens qu'ils ont dépouillés.

Donc il est tout simple que les lois actuelles défendent aux ouvriers de se coaliser, et laissent aux fabricans, aux *matres*, comme on dit encore, toute latitude à cet égard.



Il est tout simple qu'on excite les fabricans à résister aux plaintes des travailleurs, et que lorsque ceux-ci demandent du pain, on leur réponde par des coups de sabre et des balles.

Il est tout simple que la loi protège le riche qui n'a pas besoin de protection, et accable le pauvre, qui n'a pour résister à ses maux que son énergie et son habitude de souffrir.

Tout cela est logiquement dans l'ordre de choses actuel.

Travail et Misère, tel sera le lot du prolétaire sous la royauté absolue ou constitutionnelle, et tant que la République ne viendra point appliquer, dans toute son extension, le principe de la souveraineté du peuple; car ce n'est que lorsque le peuple aura des représentans véritablement choisis par lui, qu'il pourra espérer une condition meilleure. Le mal existe dans le gouvernement lui-même et durera autant que lui.

Lyon, 21 février 1834.

Messieurs,

Lorsque MM. vos délégués se sont présentés dans nos magasins, pour obtenir notre adhésion aux prix réclamés par les travailleurs en étoffes de soie, j'ai cru que c'était une signature qu'ils me demandaient, c'est-à-dire un engagement indéfini. J'ai refusé en donnant mes raisons qui peuvent se résumer par ces mots : L'état industriel actuellement existant, est incompatible avec une semblable transaction.

Maintenant que je sais que c'est une adhésion comme témoignage de bonne volonté et une promesse d'efforts que vous demandez, je viens de grand cœur vous donner ma parole pour la maison de mon père, dont je suis le principal gérant sinon le chef. Et je fais cette démarche avec d'autant plus de plaisir, que, aujourd'hui que nulle agitation n'existe, je me sens dans toute

ma liberté, et qu'une question d'amour-propre ne me retiendra jamais.

Je saisis aussi cette occasion, pour dire en mon nom particulier, aux travailleurs lyonnais, dont un grand nombre déjà me connaissent, que tous les instans de ma vie seront employés à réclamer ou établir un ordre social nouveau, qui garantisse au producteur de toute richesse une part plus équitable dans le bénéfice social, c'est-à-dire une *organisation pacifique de l'industrie*. Et, qu'on sache que ce que je viens de dire n'est pas une flatterie, mais l'effet d'une conviction profonde et d'une volonté bien arrêtée.

Agréé, etc.

DERRION fils.

P. S. Je vous autorise à donner la lettre toute la publicité que vous jugerez convenable.

Glane.

Plus M. Prunelle ouvre l'œil, moins il y voit clair.

— Elle a dit : Mes chers concitoyens, et eux ont répondu : Notre très chère autorité.

— Il est fâcheux que le grand bal n'ait pas eu lieu, car ces messieurs ont bien envie de danser.

— Les pièces qu'ils veulent faire jouer sont toutes tombées d'avance.

— Le juste-milieu dit : — Tirez. — L'autorité répond : « Tirez-moi de là. »

— Si le peuple meurt de faim, il peut aller demander du pain à la chambre.

— Il n'est point allié de notre république, disaient plusieurs patriotes genevois, parlant de Charles-Albert. — Si, messieurs, répondit sérieusement quelqu'un, j'ai vous proteste qu'il est à lier.

BULLETIN DES ANNONCES.

AU PRIX FIXE,

PAPON, marchand cordonnier et bottier, place des Carmes, n° 40, au 3^{me}, prévient le public qu'il tient assortiment de chaussures pour hommes, pour femmes et enfans : pour hommes, bottines 16 et 15 f., souliers, 5 f. 50 c., demi-souliers, 3 f. 50 c., baraquettes fourrées, 2 f. 15 c. idem, non fourrées, 1 f. 90 c.; pour femmes, souliers et escarpins, 4 f. 25 et 3 f. 50 c., baraquettes fourrées, 1 f. 85 c., idem, non fourrées, 1 f. 65 c.

M. Boissat, huissier, désirant retirer son cautionnement, en fait sa déclaration au greffe du tribunal civil de Lyon, pour se conformer à la loi.

EN VENTE :

OUVRAGE DE CHIMIE.

Contenant 146 recettes pour les liqueurs en général, par M. le comte de G. Lazoski, professeur de chimie et membre de l'académie, rôle des sciences.

PRIX : 1 FRANC.

UN OUVRAGE de Physique amusante, du même auteur.

PRIX : 1 FRANC.

NOUVELLE INVENTION.

UNE RECETTE pour fabriquer de la bière, à 10 centimes la cruche; cette bière se fabrique avec de l'orge, du houblon et autres ingrédients très rafraichissans; l'on peut en 2 heures de temps en fabriquer de 10 litres à 1000 litres, ou la quantité que l'on desire, elle se fabrique sans aucun ustensile; elle a la couleur, l'odeur et la mousse comme tout autre bière; l'on peut garantir sa conservation 6 mois et plus.

PRIX DE LA RECETTE : 20 FRANCS.

M. le professeur prévient le public, qu'il ne recevra pas les lettres non affranchies. Il est visible tous les jours depuis 9 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi, dans son nouveau logement, rue des Célestins, n. 6, au dessus de l'herboriste, à l'entresol.

Nota. Il partira de Lyon le 13 février sans retard.

Maladies secrètes et cutanées.

SIROP DÉPURATO-LAXATIF DE SENE, *

Publié par ordre exprès du gouvernement.

Préparé par PERENIN, Pharmacien-Chimiste, rue du Palais-Grillet ou Puits-Pelu, n. 23, à Lyon.

Ce sirop est reconnu par les plus célèbres médecins du royaume

pour être le spécifique le plus puissant pour purifier le sang et opérer la guérison très prompte et complète des maladies cutanées et vénériennes, telles que Dartres, Gales, repércutées, Boutons, Rougeurs, Pustules, Écoulemens anciens ou récents, Fleurs blanches des Femmes, etc., etc.; il remédie également aux accidens mercuriels.

Les cures surprenantes, opérées chaque jour [par ce dépuratif, sont un sûr gage à la confiance publique dont il jouit constamment, et prouvent incontestablement que nulle préparation de ce genre ne peut lui être comparée.

* On fait des envois (Ecrire franco). Des dépôts existent en France et à l'étranger.

En vente, au dépôt de la librairie, rue de la Préfecture, n° 3, et chez les principaux libraires:

PHONOGRAPHIE ANGLAISE,

D'après les meilleurs auteurs, principalement d'après Walker, ou notation interlinéaire de la prononciation de Rasselas, conte philosophique du célèbre Johnson, avec une traduction littérale des six premiers chapitres et de tous les passages difficiles contenus dans les autres, par Matthieu Décrand.

En vente, chez M. Baron, libraire, rue Clermont; M. Babeaf, rue St-Dominique, et chez le citoyen Desgarniers, Galerie de l'Argue, le FAISCEAU POÉTIQUE ET NATIONAL, ou choix de Chansons et autres poésies républicaines depuis 1789 jusqu'à nos jours, publié par Justin Buisson.

Ce recueil est divisé en quatre livraisons dont la dernière vient d'être mise en vente; le tout accompagné de notes sur les évènements historiques. Le prix en est de 75 centimes la livraison.

Fonds de quincaillerie et de chambres garnies, dans le meilleur quartier de la ville, à vendre, pour cessation de commerce. S'adresser au bureau du journal.

Un chef d'atelier, possesseur d'un procédé nouveau pour confectionner les bottes et souliers sans coutures, et jouissant d'un grand crédit commercial, désirerait trouver un associé qui pût, en même temps, fournir une mise de fonds et tenir les écritures. S'adresser, pour les renseignements, au bureau du journal.

J. FERTON, l'un des gérans.